

# L'histoire de France – vue d'en bas

Michelle Zancarini-Fournel raconte trois siècles de guerre sociale, d'espoirs et de révoltes bien souvent réprimés dans la violence. Impressionnant

JULIE CLARINI

**E**n 1685, la France établit le Code noir, qui scelle le sort juridique des esclaves des Antilles et de Guyane. En 1685 également, Louis XIV révoque l'édit de Nantes. Le destin des protestants du royaume devient, à son tour, tragique. Rien ne semble rapprocher ces deux événements sinon la puissance d'oppression qu'ils manifestent. C'est pour ce halo cruel que Michelle Zancarini-Fournel choisit l'année 1685 comme point de départ. Son *Histoire populaire de la France*, projet insensé dans ses dimensions et son résultat (près de mille pages !), ne retrace pas les vies multiples et minuscules des roturiers sur trois siècles : elle vise et englobe tous ceux qui subissent une domination, qu'elle soit sociale ou politique. Au cen-

**Les rébellions sont nombreuses et de toutes natures : de la contrebande menée par Mandrin, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux grèves des dockers, en 1950, contre l'envoi de matériel militaire en Indochine**



En grève. Ouvriers de l'usine Renault à Boulogne-Billancourt, mai 1968. RUE DES ARCHIVES/GERALD BLONC

tre de ce récit chronologique : la sujétion, mais aussi la résistance et les combats – comme le promet le titre choisi, emprunté à Victor Hugo, *Les Luttes et les Rêves*. L'auteure partage cette évidence qui n'en fut pas toujours une : les subalternes aussi font l'histoire.

Fille et petite-fille d'ouvriers syndicalistes, Michelle Zancarini-Fournel a signé sa première publication dans le *Maitron*, le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier (lire page 2), avant de se tourner vers l'histoire des femmes dont elle cofonde, en 1995, l'une des revues les plus représentatives, *Clio*. Son livre est dédié « aux hommes et aux femmes des classes populaires », qui ont des parcours, précise-t-elle, « plus variés qu'il n'y paraît dans l'idéologie ».

C'est évidemment cette diversité qui se laisse mal saisir dans un ouvrage de synthèse. Pour pallier la difficulté, l'auteure fait varier la focale : la perspective générale (la Révolution française, les espoirs déçus de 1848, la Belle Époque, le Front populaire...) cède parfois au plan rapproché. De courtes biographies qui sont autant de portraits politiques, du « sans-culotte » au « sans-papiers », agrémentent la lecture. C'est qu'une « histoire populaire » ne peut pas s'écrire d'en haut. L'Américain Howard Zinn (1922-2010) l'avait lui aussi compris : son best-seller, *Histoire populaire des États-Unis*

(Agone, 2003), montrait une autre Amérique, au ras des oubliés et des silencieux (Indiens, esclaves, ouvrières du textile, syndicalistes...).

D'emblée, ce qui frappe est la férocité. La guerre sociale s'égrène en un long chapelet de répressions : chasses à l'homme, galères, bagnes, exécutions, guillotine, prison... On y apprend beaucoup. Par exemple que la Commune de Narbonne, importante, a été écrasée le 31 mars 1871 par l'armée coloniale (le gouvernement redoutait les fraternisations) ou que, presque un siècle plus tard, en mai 1967, la Guadeloupe fut le théâtre d'une violente répression des képis rouges (gendarmes mobiles) qui provoqua au moins huit morts identifiés.

L'ouvrage raconte ainsi patiemment les souffrances du peuple, ses éruptions de colère (les connues, les oubliées) et, le plus souvent, ses défaites. Les rébellions sont nombreuses et de toutes natures : de la contrebande menée par le populaire Mandrin, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux grèves des dockers, en 1950, contre l'envoi de matériel militaire en Indochine ; de la façon moqueuse ou hargneuse de « faire

bacanal », dans les rues du Paris des Lumières, aux occupations d'usines un peu partout en France, en 1968. Et, courant sur plusieurs siècles, la révolte des femmes, devenue cri de colère à force d'être inaudible : « Il n'est plus permis aux hommes de dire : "L'humanité, c'est nous" », proclame Eugénie Niboyet en 1848, dans une belle formule utopique.

Mais il y a, dans *Les Luttes et les Rêves*, une originalité inscrite dès les premières pages : cette histoire populaire outre-passe les frontières de l'Hexagone. Elle se déroule autant en Guyane qu'en Indochine, à Hanoï qu'à Madagascar. On croise Louise Michel, la communarde impliquée dans l'insurrection kanak de 1878, mais aussi le Guyanais Thomas Urbain, de père blanc et de mère noire qui, après s'être lié d'amitié à Paris avec le saint-simonien Gustave d'Eichthal, sert en Algérie et signe *L'Algérie pour les Algériens*, en 1861.

Multiplés, les causes sont aussi communes. Pas toujours, cependant. La xénophobie, l'antisémitisme, le machisme fracturent les luttes ; Michelle Zancarini-Fournel ne manque pas, tout au long du

livre, de relever ces déflagrations de haine liées au genre ou à la « race ». Son récit se clôt en 2005, sur les émeutes qui suivent la mort de deux adolescents dans un transformateur EDF à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) – elle y voit des « réactions contre l'exclusion », dans lesquelles se lirait aussi, en creux, la prégnance du passé colonial.

La révolte n'est pas toujours facile à interpréter. A fortiori quand l'historienne n'a accès qu'à des lambeaux des vies ordinaires qu'elle cherche à attraper. Emaillé des quelques témoignages et écrits intimes produits par les dominés, son texte se revivifie à leur contact, y puise son sens et sa détermination. « Tout comme on rêve, on lutte », conclut Michelle Zancarini-Fournel. Après avoir relevé, comme dans un émouvant répertoire, toutes les façons de demander l'impossible. ■

LES LUTTES ET LES RÊVES.  
UNE HISTOIRE POPULAIRE DE LA FRANCE  
DE 1685 À NOS JOURS,  
de Michelle Zancarini-Fournel,  
Zones, 996 p., 28 €.